

Frank Mackey, *L'esclavage et les Noirs à Montréal, 1760-1840*
(Montréal : Hurtibise, 2013), 672 p.

Philippe Couture

Volume 42, numéro 2, spring 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1025704ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1025704ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urban History Review / Revue d'histoire urbaine

ISSN

0703-0428 (imprimé)

1918-5138 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Couture, P. (2014). Compte rendu de [Frank Mackey, *L'esclavage et les Noirs à Montréal, 1760-1840* (Montréal : Hurtibise, 2013), 672 p.] *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, 42(2), 66–67. <https://doi.org/10.7202/1025704ar>

un exemple probant. Le lecteur a ainsi parfois l'impression de s'égarer, de s'enfoncer avec l'auteur dans de longues digressions éloignées du sujet d'origine alors que ce dernier plonge dans l'intrigue d'un roman particulier plutôt que de poursuivre sa démonstration.

Enfin, du point de vue de la forme, il est pour le moins surprenant que ne figurent dans ce livre qu'une figure (une carte du Grand Montréal) et un tableau (une classification primaire des romans à l'étude selon qu'ils appartiennent véritablement, moyennement ou peu au genre policier) – et, par surcroît, qu'ils soient tous deux de piètre qualité, inadéquatement introduits et fort peu pertinents. Cela apparaît très insuffisant pour un travail de cette envergure et pour le moins étrange pour une recherche doctorale en géographie. La bibliographie, très ancrée dans les études urbaines, est étonnamment plus sociologique que géographique ou littéraire. Elle est assez complète en ce qui concerne les références générales sur la métropolisation, mais on y trouve proportionnellement très peu de références scientifiques sur Montréal et, plus particulièrement, sur sa métropolisation. Cela est d'autant plus singulier que de nombreux chercheurs travaillent et ont travaillé sur cette question depuis une douzaine d'années déjà.

Le vocabulaire utilisé par l'auteur est vaste et précis et s'applique très bien aux analyses effectuées. La lecture s'en trouve aisée, aussi grâce à une bonne aération du texte par un renvoi fréquent à des citations des romans utilisés. Trois encadrés informatifs de quatre pages insérés entre les chapitres de présentation du corpus pour mettre en contexte les thématiques abordées par la suite participent du même effet ; c'est là un astucieux et agréable moyen de voguer en terrain plus théorique tout en changeant temporairement de rythme et de ton.

En somme, ce livre déçoit par le non-respect des promesses de son titre : Montréal et la métropolisation n'y sont surtout pas centrales et il s'agit au final bien davantage d'une analyse littéraire à caractère sociologique que d'une « géographie romanesque ». L'intention était louable et le contenu est agréable à parcourir, mais les enseignements qui peuvent en être tirés sont rares et minces. En fait, on dirait parfois un ouvrage inachevé...

Olivier Roy-Baillargeon
Doctorant en aménagement
Institut d'urbanisme
Université de Montréal

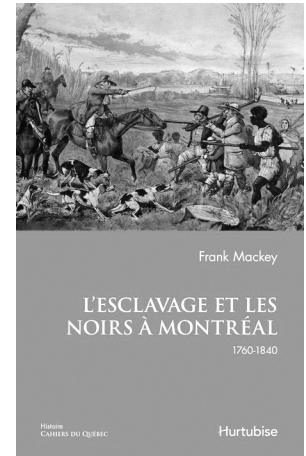
Frank Mackey, *L'esclavage et les Noirs à Montréal, 1760-1840* (Montréal : Hurtubise, 2013), 672 p.

L'historien Frank Mackey s'intéresse au sort des Noirs esclaves et libres ayant vécu à Montréal de la Conquête britannique à l'Union des deux Canadas. Grâce à un examen méticuleux et systématique des archives, l'auteur offre une nouvelle vision de l'histoire des Noirs au Québec, ébranlant au passage certaines thèses véhiculées à ce sujet dans l'historiographie québécoise et canadienne. Mackey documente et révèle de nombreux

faits, événements et personnages peu étudiés, voire méconnus, qui viennent enrichir non seulement l'histoire de la communauté noire, mais également l'histoire générale de Montréal. L'auteur rappelle d'ailleurs que son « objectif principal est de commencer à situer les Montréalais noirs de la période 1760-1840 sur l'échiquier historique afin que les ouvrages portant sur Montréal de cette époque ne puissent plus faire abstraction de leur présence » (p. 33).

D'abord, Mackey remet en question certaines idées reçues concernant le système esclavagiste au Québec. Il défait notamment l'idée selon laquelle l'esclavage dans la colonie est aboli par une loi adoptée par le parlement britannique en 1833. En réalité, selon lui, l'esclavage n'existait déjà plus au Québec depuis le début du 19^e siècle. Des témoignages d'époque semblent le confirmer et les dernières traces écrites témoignant de l'existence d'un tel système datent de la fin du 18^e siècle. Par exemple, la dernière vente d'esclave connue dans la colonie aurait eu lieu le 14 septembre 1799 (p. 87). Selon Mackey, la loi de 1833 adoptée par le parlement londonien visait plutôt l'abolition de l'esclavage dans les colonies antillaises. Selon sa propre expression, il faut davantage parler au Québec d'une « abolition maison » dont le principal facteur est une série de décisions rendues par des juges montréalais relâchant des esclaves fugitifs réclamés par leurs propriétaires devant les cours de justice. L'argumentaire utilisé par ces juges est qu'il n'existe aucune loi officielle dans la colonie reconnaissant l'existence même d'un système esclavagiste. De telles décisions contestent donc la légitimité de l'institution esclavagiste ; elles lancent le message aux propriétaires d'esclaves qu'ils n'ont pas le système judiciaire de leur côté, et aux esclaves qu'ils peuvent s'émanciper en s'échappant de leurs maîtres et qu'en cas de représailles, les tribunaux les appuieront.

Mackey tente par la suite de décrire de façon précise et nuancée les caractéristiques spécifiques de l'esclavage pratiqué à Montréal et au Québec. Sans renier l'existence d'un tel système ni son caractère inhumain et raciste, il rappelle qu'il ne faut pas exagérer son importance dans l'histoire du Québec. D'abord, selon lui, le nombre d'esclaves y ayant vécu a été exagéré. Il conteste principalement les compilations effectuées par Marcel Trudel, principal historien à s'être intéressé à ce sujet. Cette surestimation serait due au fait que Trudel a associé systématiquement tous les Noirs ayant vécu avant 1833 au statut d'esclave, ce qui n'était pas toujours le cas, et que certains esclaves ont été comptés plus d'une fois alors que ce n'était que leurs noms ou l'orthographe de leurs noms qui variaient selon les sources primaires disponibles (certificats de naissance, de propriété, de mariage, etc.). À titre d'exemple, en analysant



de façon croisée les documents, Mackey démontre qu'un seul esclave a porté durant sa vie les noms suivants : Jack, John Flem(m)ing, John Gray, Jack Shutter et Jacques Flemming (p. 153).

Au Bas-Canada, l'esclavage n'est pas à la base de l'activité économique de la colonie et les esclaves sont relativement peu nombreux. « Il n'a jamais eu plus de 200 esclaves noirs dans tout le Québec, à quelques moments que ce soit » (p. 96). Pour ces raisons, on n'y retrouve donc pas les caractéristiques propres à « l'institution particulière » du Sud des États-Unis où des codes noirs encadrent de façon très autoritaire les esclaves, qui sont nombreux et nécessaires à l'exploitation des plantations. Au Québec, selon Mackey, les Noirs bénéficient d'une relative liberté de mouvement ; il n'y aurait jamais eu, par exemple, de surveillants engagés pour limiter la mobilité des esclaves ou d'obligation pour les Noirs de porter sur eux un permis de déplacement émis par leurs propriétaires ou attestant de leur statut d'homme libre. De la même façon, le caractère extrêmement violent du système esclavagiste américain ne semble pas trouver d'équivalence au Québec.

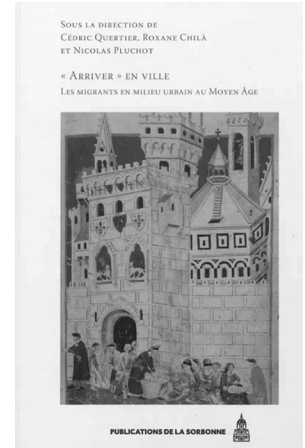
La deuxième partie du livre est tout aussi pertinente, car elle tente de combler un vide historiographique important, soit l'histoire des Noirs durant les quatre premières décennies du 19^e siècle. En effet, jusqu'à ce jour, les historiens avaient surtout étudié le 18^e siècle, correspondant à l'ère esclavagiste, et la fin du 19^e siècle, correspondant à l'arrivée des immigrants noirs américains venus travailler dans les gares de Montréal. Mackey retrace la présence de ces oubliés de l'histoire qui, au début des années 1800, occupent des métiers variés : cordonniers, coiffeurs, cuisiniers, etc. Ils sont particulièrement présents sur les bateaux à vapeur circulant sur le fleuve Saint-Laurent, agissant comme serveurs, cuisiniers et ciriers de chaussures. Mackey révèle aussi le récit individuel de certains Montréalais noirs qui se sont particulièrement démarqués. Notons le parcours fascinant d'Alexander Grant, barbier-coiffeur de métier, que Mackey considère comme l'un des premiers leaders de la communauté noire montréalaise, et John Trim, investisseur prospère dans le domaine immobilier qui, fait à noter, épousa une blanche canadienne-française. Il semble que ces mariages interracialisés n'étaient pas si rares au début du 19^e siècle ; Mackey en recense une vingtaine.

Enfin, l'un des mérites de ce livre est de révéler certains aspects méconnus de l'histoire des Noirs et de Montréal en plus d'encourager d'éventuelles recherches dans le domaine. Mackey démontre que les archives retraçant la présence des Noirs au Québec sont étonnamment foisonnantes. Plus de 130 pages de son livre sont consacrées aux références et aux sources primaires utilisées. Notons que l'édition originale anglaise en contient davantage avec quatre annexes de sources primaires. Ces archives n'attendent que la venue de curieux et dynamiques chercheurs pour les analyser et les (ré)interpréter.

Philippe Couture
Collège Lionel-Groulx

Cédric Quertier, Roxane Chilà et Nicolas Pluchot (dir.), « Arriver » en ville. Les migrants en milieu urbain au Moyen Âge (Paris : Publications de la Sorbonne, 2013), 329 p.

Cet ouvrage collectif est issu d'un colloque tenu en 2011, qui s'est inscrit dans un programme de recherche sur les migrations au Moyen Âge mené par une équipe de jeunes chercheurs. L'ambition de Cédric Quertier, Roxane Chilà et Nicolas Pluchot était de poser un regard neuf sur ces mouvements d'immigration et d'émigration, étudiés depuis les années 1970 dans le cadre de l'histoire urbaine. L'historiographie sur le sujet est riche, comme le souligne Denis Menjot dans une introduction où il met en valeur les multiples facettes de celle-ci. Historiographie vaste, mais quelque peu statique : l'intérêt majeur de cet ouvrage, son apport essentiel, est de replacer le phénomène de la migration dans un processus, soumis à une analyse fine et diversifiée, qui donne la part belle à une approche comparatiste. Du VII^e au XVI^e siècle, de l'Europe au Maghreb, les études proposées visent ainsi à interroger les origines des migrations, la manière et les raisons pour lesquelles les migrants parviennent - ou non - à s'intégrer dans la ville, ainsi que les influences qu'exercent à la fois la ville sur les migrants et les migrants sur la ville.



La première partie de l'ouvrage offre un bilan sur les sources, mise au point préalable à l'analyse. Les archives procèdent d'une logique documentaire qu'il convient d'analyser, le contenant étant parfois aussi révélateur que le contenu. Les sources constituent alors des objets d'étude, témoins de logiques qui témoignent de la place et du rôle des migrants dans leurs sociétés d'accueil. Les sources sont maigres pour le haut Moyen Âge, mais leur analyse est enrichissante comme le montre l'étude menée par Arnaud Lestremou et Lucie Malbos dans le contexte des *emporia* bordant la mer du Nord. Plus riches sont les sources de la fin de la période produites par les administrations urbaines (article d'Étienne Hubert sur l'Italie communale), en particulier les archives fiscales, analysées pour Trévise par Matthieu Scherman.

La deuxième partie rassemble les articles portant sur l'intégration des migrants : politiques migratoires, vecteurs d'intégration, échecs éventuels – de ces politiques ou de l'intégration –, et difficultés rencontrées par les migrants et les institutions politiques. Il s'agit d'interroger le statut des étrangers dans les villes, comme le fait Gionata Tasini pour l'Italie du nord (XII^e-XIII^e s.). Les approches diversifiées des auteurs reflètent la variété de situations et de processus de migration et d'intégration à l'œuvre. Quelques éléments sont à souligner : si la plupart des migrations sont volontaires, certaines sont subies, comme celles des Mamelouks, déplacés de régions en régions pour les